2e Année. N° 8 — 20 centimes le numéro — 1er août 1896.

LE PROGRÈS SPIRITE

SCIENCES OCCULTES — PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Le Journal paraît les 1er et 15 de chaque mois

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	8, rue de l'Odéon, 8 PARIS

SOMMAIRE

TRANSFORMATION DU PROGRÈS SPIRITE

Notre époque nous paraît propice à la diffusion du spiritisme.

Le spiritualisme exagéré et le matérialisme intransigeant ont exercé bien des ravages, anémié des consciences, faussé des esprits, et, trop souvent, conduit l'homme à l'aberration ou au désespoir.

Il est temps que l'esprit humain se ressaisisse, qu'il se rassure et qu'il s'éclaire.

***

De tous côtés des phénomènes surgissent, inexplicables par la science contemporaine, qui les constate cependant. Ces phénomènes révèlent la puissance de lois mystérieuses dont l'application, voulue d'en haut, va changer la face du monde scientifique en attendant qu'elle transforme aussi le monde moral.

C'est le moment de démontrer aux hommes que la vie de l'âme ne s'éteint pas quand le corps succombe; que l'esprit, affranchi du joug de la matière, rentre dans la vie spirituelle, y retrouve ses amis d'autrefois, ses proches, et y jouit du bonheur qu'il a su mériter dans ses existences passées.

C'est le moment de démontrer que l'esprit, dans la vie de l'espace, n'est pas une vague abstraction; qu'il est doué d'un corps particulier, nécessaire à l'âme pour se manifester.

Ce corps fluidique agit avec une grande facilité sur la matière, et c'est à lui que sont dus les phénomènes d'apparitions, les maisons hantées, en un mot toutes les manifestations du monde invisible dans le monde matériel où nous vivons, — manifestations qui troublent si heureusement les incrédules, soutiennent la foi chancelante, orientent enfin l'humanité vers l'Au-delà.

***

Mais les revues et journaux spirites ne sortent pas d'un cercle relativement restreint : celui de leurs abonnés, tous adeptes de nos doctrines. Il faut élargir notre base d'opérations; il faut nous préoccuper de ceux qui, dans le malaise social, souffrent sans espoir, ne voyant luire aucun rayon consolateur à leur horizon, que le Doute a borné et assombri. Il faut intéresser, instruire, convaincre ceux qui, rejetant en bloc tout le spiritualisme, par suite des fausses doctrines dont on le revêt, ne voient plus que dans le néant la fin de la misère humaine.

Spirites ! hommes de cœur et d'intelligence, n'est-ce pas votre opinion que nous devons penser à étendre peu à peu les bienfaits du spiritisme sur l'humanité tout entière ? Seulement, plusieurs se découragent, plusieurs nous disent :

— Pour atteindre graduellement ce but lointain, que de dévouement, que de luttes, que de laborieux et généreux efforts seront nécessaires !

Nous ne nous dissimulons nullement les difficultés de cette belle tâche, mais nous savons que Dieu mesure les conquêtes humaines à la somme de persévérance, d'abnégation, d'amour et de foi mise en œuvre pour les obtenir !

Nous savons que, quand l'heure est venue des révolutions bienfaisantes qui doivent améliorer l'homme, changer son état moral et social, aucune force malfaisante ne peut prévaloir contre la poussée victorieuse de l'Au-delà. Dieu et l'homme sont solidaires. Ce que Dieu promet, par la loi des causes, l'homme le doit réaliser un jour ou l'autre, car aucune cause ne reste sans effet. L'heure est venue (tout nous le prouve: la volonté des invisibles, comme la nécessité d'un remaniement moral et social parmi nous), l'heure est venue de planter le drapeau de nos doctrines régénératrices, un peu plus loin parmi les hommes, un peu plus haut du côté de l'Idéal.

⁂

Pour notre part, à cette époque de crise salutaire d'où le monde nouveau doit sortir, nous rêvons de collaborer à l'œuvre de nos amis de l'espace, non-seulement en travaillant avec et pour les spirites, nos frères, mais en nous efforçant de faire notre trouée dans la masse du public.

A partir de ce jour, *le Progrès spirite*, sous son format habituel ramené à huit pages, paraît deux fois par mois. Notre désir est de le rendre hebdomadaire dans le plus bref délai possible. Nous le mettrons en vente, à 10 centimes, dans tous les kiosques et chez tous les libraires de Paris, et, plus tard, quand nos ressources le permettront, nous étendrons cette organisation à la province et à l'étranger. N'est-ce pas sous cette forme populaire du journal à 10 centimes que nous pouvons répandre nos convictions et nos espérances avec le plus de chances de succès ?

Mais, pour atteindre notre but, des frais importants seront nécessaires. Nous devons donc faire appel à tous ceux de nos sœurs et frères en croyance qui s'émeuvent des maux de l'Humanité; à tous ceux dont la pensée se sent solidaire de la nôtre.

Nous aurions voulu pouvoir immédiatement émettre des actions de 25 francs; mais la loi française ne les a pas encore autorisées. Emettre des actions de cent francs nous paraît peu pratique, attendu que si bon nombre de spirites peuvent souscrire pour des sommes plus importantes, la grande majorité de nos frères ne peut grever aussi fortement son budget.

Nous prions donc ceux de nos amis qui veulent nous aider dans notre nouvelle tâche, et qui n'auraient pu ou désiré prendre qu'une action de 25 francs, de souscrire à 5 *abonnements de propagande* à notre journal, ce qui représentera exactement la même somme. Le jour où, par suite de l'admission, en France, des actions de 25

francs, nous nous constituerions en société, chacun de ces versements de 25 francs donnerait droit à une action de même valeur.

Nous avons confiance dans le succès de notre entreprise. Que ceux qui peuvent nous être utiles par leurs lumières, nous envoient des articles raisonnés, des récits de faits authentiques, avec preuves à l'appui ; que les poètes fassent vibrer leur lyre ; que ceux à qui la Fortune a particulièrement souri, ne craignent pas de nous adresser des souscriptions aussi fortes que possible. Nous avons besoin d'argent.

Un Comité directeur du journal sera nommé pour le contrôle permanent de notre gestion. Nous tenons absolument à ce que ce comité fonctionne réellement, pour notre propre sécurité et pour fermer la bouche à ceux qui, dans toute œuvre philanthropique, veulent chercher le bas côté des intérêts égoïstes dont ils supposent gratuitement que vous êtes imbus.

***

Nous ouvrirons nos colonnes à tous les chercheurs consciencieux qui voudront étudier avec nous les problèmes de la vie future.

Hautement convaincus de la sagesse, de la logique, de la supériorité morale des œuvres d'Allan Kardec, et pour répondre à la pensée du maître lui-même, nous ne nous cantonnerons pas dans ces œuvres comme dans une forteresse, pour y soutenir le combat contre les autres écoles spiritualistes.

Au contraire, nous travaillerons à préparer, de concert avec toutes les intelligences amies du bien, l'ère d'apaisement, de concorde, d'union, d'amour fraternel entre tous les représentants du *spiritualisme moderne*, de celui qui repousse les affirmations dogmatiques condamnées par la raison, en même temps et aussi résolument que la négation néantiste.

Nous espérons que vous approuverez notre programme, nos intentions et notre but, et que vous répondrez favorablement à notre appel.

A. LAURENT DE FAGET.

De l'Utilité de la Prière

(*suite*).

Buenos-Ayres le 6 juin 1896.

M. le Directeur du « Progrès Spirite ».
(Paris.)

Très cher M. et F. en S. :

Comme compatriote et humble serviteur de la grande cause spirite, je me permets de vous adresser ces courtes lignes au sujet de la question de la prière, soulevée dernièrement d'après l'initiative du « Progrès Spirite ».

Tout d'abord nos adversaires auront peut-être lieu de s'étonner de voir toutes ces divergences d'opinions entre la nombreuse phalange des spiritualistes, sur un point aussi fondamental qu'est la prière. Et peut-être avec raison ! Logiquement, pour les spirites, théosophes, occultistes, etc., l'utilité et efficacité de la *vraie prière* ne devraient plus laisser aucun doute ; et d'après les innombrables faits acquis individuellement, et collectivement, il semblerait presque puéril de s'attarder sur un point établi et résolu assez nettement depuis longtemps.

Quant aux matérialistes, ils nieront sans doute le véritable pouvoir de la prière tel que nous l'entendons, mais en tout cas ce qu'ils ne peuvent récuser c'est la réalité et la merveilleuse influence de l'auto-suggestion, admise par la science officielle. Sous ce seul point de vue on ne pourra jamais nier l'utilité et l'importance de la prière.

Le vrai croyant, sans être initié au mécanisme intime de la prière, obtiendra sûrement un résultat en raison directe de sa foi, et surtout s'il est guidé par un but noble et désintéressé.

On a noirci et on noircira des pages d'encre, de part et autre, pour approuver et combattre la prière, et les choses n'en suivront pas moins leurs cours habituel. Les uns continueront de prier avec conscience ou machinalement, et les autres railleront toujours les naïfs qui croiront pouvoir, par un simple désir ou acte de volonté, modifier leur état moral ou matériel.

Veuillez agréer les salutations de votre dévoué serviteur et F. en S. PIERRE SÉRIÉ.

Nantes, 26 juin 1896.

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt les réflexions qui vous ont été adressées au sujet de l'utilité de la prière. Je suis de l'avis de ceux qui adoptent la prière. Car les Esprits eux-mêmes nous enseignent à prier.

Mlle Rocourt, 12, rue Basse du Château.

(Suit une fort belle prière qui fut dictée au groupe de Mlle Rocourt en juin 1890 et que nous regrettons de ne pouvoir publier actuellement, faute de place).

Seignelay, 11 avril 1896.

Cher Monsieur et F. E. C.

Prier, c'est s'élever au-dessus des choses d'ici-bas et vivre par avance dans une atmosphère plus pure que celle qui nous enveloppe.

Oui, nous devons prier, ou au moins essayer de prier, car notre esprit est bien souvent tiraillé et incapable de se détacher complètement de ce qui l'entoure et le préoccupe ; mais le Père céleste est indulgent, et, pour lui, l'intention est tout.

Vve Poullain-Bouhon.

Il est inutile de s'occuper de la prière sous forme de rituel, que seules, les intelligences attardées dans le dédale des matérialités ont besoin de prononcer, et même assez haut, comme si l'efficacité n'en était que meilleure.

J'ai prié quelquefois et autrefois. Maintenant, je ne puis plus prier, si ce n'est par l'admiration des œuvres de la nature, qui est une autre sorte de prière.

Cependant, j'aime autant que par le passé, je ne me sens pas plus égoïste que j'étais. C'est une espèce de lassitude mêlée de fatalisme. Est-ce l'effet d'une existence désormais irrémédiablement fixée ? Je l'ignore. Mais autrefois, quand je priais avec une grande ferveur, il me semblait que j'étais quelque peu soulagé dans la douleur.

C'est, sans doute, ce que doivent ressentir beaucoup de croyants.

Je me résumerai ainsi : priez si le cœur vous le dit ; dans le cas contraire, inutile, selon moi, de prier. Surtout, ne priez pas pour vous, car vous courriez le risque de n'être guère secourus. Priez, priez pour les autres si vous avez à prier.

B. Lecomte

30, rue Neuve, à Versailles.

Utilité de la prière.

La prière est utile sans doute, mais ainsi posée la question nous semble incomplète en ce sens que l'utilité de la prière, comme d'ailleurs l'idée de Dieu, peuvent être diversement comprises. En effet, suivant les opinions, les sentiments de celui qui prie, il peut être attribué à la prière une portée opposée. Ainsi, pour certains, prier, c'est demander l'intervention de la puissance divine dans les affaires humaines, pour eux-mêmes ou pour des tiers auxquels ils s'intéressent, et ils lui demandent des grâces particulières ; la santé, la fortune, les honneurs. D'autres, moins préoccupés de leur personne, demandent l'intervention divine : celui-ci pour la prééminence de sa patrie ; celui-là, de sa caste, de sa doctrine. D'autres enfin plus préoccupés des choses d'ordre universel, cherchent par leur pensée intime à se rapprocher de la souveraine puissance et, par ce rapprochement, à apporter leur contingent d'action à l'action éternelle qui se manifeste sur notre monde par l'intermédiaire des puissances directrices de la Planète.

Il est certain qu'entre ces trois manières de prier il y en a d'intermédiaires, mais de ces différentes façons de prier celle qui a notre préférence c'est assurément la troisième, et elle nous paraît d'autant plus efficace qu'elle ne procède d'aucun égoïsme personnel, puisque dans son action magnétique elle se confond avec la pensée infinie, avec l'ordre universel.

J. Laforgue.

Toulouse.

Lyon, 27 avril 1896,

Monsieur,

Pour moi, la prière est utile. Sans la prière, le courage chancelle, l'esprit devient ténébreux, surtout lorsqu'il est dans l'incertitude ou l'isolement, n'ayant personne autour de lui à qui il puisse confier ses peines.

Oui, la prière est un stimulant qui donne au cœur le courage, à l'esprit la volonté dont il a si grand besoin dans certaines circonstances bien pénibles. Sans la prière, que de fois il se détournerait du chemin qu'il doit suivre, ne voyant plus le but qu'il doit atteindre.

Vve Dubois.

Chartres, 27 mars 1896.

La médiumnité est une faveur sans prix, mais qui impose plus de devoirs qu'elle ne confère de droits. Elle augmente à mesure que les dispositions du sujet sont en rapport direct avec les faveurs déjà reçues, et c'est vers ce but que doivent tendre tous les désirs du médium. Nul plus que lui n'a besoin de prières, non de ces prières vocales, formules routinières qui ne dépassent guère l'horizon visuel et n'arrivent point à la divinité, mais de ces élans tendres et passionnés de l'âme reconnaissante et dévouée, de ces coups

d'aile quilancent l'esprit de l'homme dans le sein même de Dieu.

Mme H. RICHARD.

Bordeaux, 18 avril 1896.

Cher Monsieur Laurent de Faget.

Un de nos amis de l'espace nous disait que tout effet étant le résultat d'une cause, il fallait chercher la cause pour expliquer la raison de l'effet.

Toutes nos pensées, ajoutait-il, engendrent un fluide qui porte en lui le principe de la pensée. Une partie de ce fluide pénètre le périsprit et s'y fixe comme un graine qui germera et produira une récolte quand des influences favoriseront son éclosion.

Ce qui revient à dire que l'on ne récolte que ce que l'on sème.

Le père de famille va ensemencer son champ : dans sa précipitation, il prend des graines vénéneuses, croyant prendre du bon grain.

Quand la semence a germé et qu'il reconnaît son erreur, il aura beau prier, faire brûler de nombreux cierges aux pieds de toutes les madones, faire dire des messes à tous les autels du monde entier, il ne changera pas la nature de la récolte.

La prière ne peut donc avoir pour but de nous débarrasser de nos épreuves.

Mais, comme nous disent nos amis de l'espace, l'amour de Dieu pour tous ses enfants, sans en excepter un seul, est incomparablement plus grand que l'amour de toutes les mères réuni en un faisceau commun ; et comme la mère qui entend l'appel de son enfant en danger, se précipite à son secours, Dieu nous viendra en aide, si nous l'implorons, en réconfortant notre calme et notre résignation.

(à suivre). ERNEST BRISSE.

FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

COMITÉ DE LA FÉDÉRATION

Réunion du 7 juin 1896

Présents : Messieurs Duval, Sohier, Lussan, Hervy, Lambert, Louis, Boyer, Chauvel ;

Mesdames : Poulain, Laffineur, Hoileux. Se sont fait excuser : Mesdames Dieu et Gonnet.

Le Président donne lecture d'une circulaire de M. Gabriel Delanne annonçant qu'il va faire paraître un nouvel organe ayant pour titre : *Revue scientifique et morale du spiritisme.*

Le comité décide que tout groupe désirant obtenir la salle pour y faire des réunions devra en faire la demande par écrit.

Les deux propositions suivantes, pour être soumises à la prochaine assemblée générale, sont déposées par M. Duval :

1° Nomination du président et des vice-présidents par le comité et non par l'assemblée générale, commme le portent les statuts ;

2° Elever de 3 à 5 francs la cotisation de membre de la Fédération, ce qui permettra d'envoyer un bulletin trimestriel à tous les adhérents.

Le trésorier rend compte qu'il a reçu de Madame Dieu, la fervente et dévouée spirite, un nouveau don de 300 francs, ainsi qu'une somme de 24 francs de Madame Laffineur qui se dévoue gratuitement tous les jeudis au soulagement des malades, par le magnétisme curatif.

Le Comité adresse ses plus chaleureux remerciements à ces deux sœurs si dévouées qui, tout en donnant leurs soins gratuitement, apportent leur concours matériel pour la propagation de notre belle philosophie.

Le Comité constate avec regret l'absence réitérée et sans excuse de plusieurs membres du Comité. A l'avenir, tout membre, ayant manqué trois fois de suite sans s'être fait excuser, sera remplacé comme membre du Comité.

Il est décidé que la prochaine assemblée générale aura lieu le premier dimanche de juillet, au siège social, 55, rue du Château d'Eau.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire,
A. BOYER.

Assemblée générale du 5 juillet 1896.

La séance est ouverte à 3 heures sous la présidence de M. Laurent de Faget, assisté de MM. Lussan et Sohier, vice-présidents, Boyer, secrétaire.

La parole est donnée à M. le Dr Houtin qui, en un discours bien senti, a exposé la situation actuelle du spiritisme et préconisé la méthode à suivre pour sa propagation.

« Croyez, a-t-il dit, que si je n'ai pas assisté « plus souvent à vos séances, je n'en ai pas moins « suivi vos travaux avec intérêts, ainsi que l'étude « de tous ces phénomènes qui passionnent actuel« lement le monde savant. D'ailleurs, mon temps « se trouvait absorbé par l'étude des sciences mé« dicales heureusement terminée. Vous pouvez « donc, dorénavant, compter sur un concours « plus actif de ma part, et sur mon dévouement. « Mes relations me permettent de vous dire que « les spirites sont encore plus nombreux que vous

« ne le supposez. Il s'agit seulement d'attirer à « nous toutes ces volontés hésitantes. Pour cela, « il faut une méthode bien appliquée, une grande « union entre tous les spirites et l'exclusion sur- « tout de rivalité d'écoles ».

M. le Dr Houtin reçoit les félicitations de toute l'assemblée.

M. Girod fait la proposition suivante qui est adoptée à l'unanimité :

« Toute proposition de modification des Statuts « sera soumise par écrit au comité fédéral qui l'é- « tudiera et déposera son rapport à la première « assemblée générale. »

M. Duval lit son rapport concernant la proposition faite par M. Girod ainsi conçue : Elever de 3 à 5 francs le minimum de la cotisation annuelle, en vue de permettre la publication du Bulletin trimestriel prévu par l'article 28 des statuts.

Cette proposition mise aux voix est votée à l'unanimité.

Est également votée à l'unanimité la proposition faite par M. Duval concernant la nomination du bureau tout entier par les membres du comité.

On procède à la nomination de deux membres du comité par suite de deux vacances.

Messieurs le Dr Moutin et Carré sont nommés à la majorité des voix.

Le comité décide de se réunir le premier dimanche d'août pour nommer son bureau.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire,
A. BOYER

A la Recherche du vrai [1].

Sous ce titre, Madame Cornélie, bien connue du monde spirite et, en particulier, des lecteurs de *La Paix Universelle*, vient de publier un recueil de poésies qu'elle dédie à ses petits-enfants. Voilà un charmant moyen de revivre dans le cœur de ceux qu'on aime.

Les vers et la prose se partagent ce volume de 300 pages, mais s'y disputent le prix de la poésie. C'est peut-être à la prose que je le donnerais. Madame Cornélie, qui ne prend la forme du vers que pour y enchâsser des pensées, a quelquefois moins d'harmonie peut-être dans l'entre-choquement des rimes que dans le cours simple et majestueux de sa prose.

Elle fait cependant de jolis vers.

Jugez-en :

1. Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri — 3 francs.

MON SACHET.

Soyeux sachet enguirlandé de fleurs,
Né sous mes doigts, j'aime ton élégance,
Tes rubans verts couleur de l'espérance
Et tes replis aux suaves odeurs !

Sur ton satin brillant comme une glace,
Sont dessinés des contours sinueux ;
J'ai peint les fleurs qui sont à ta surface ;
Aux quatre coins, j'ai mis de petits nœuds.

Et si quelqu'un me trouvait trop frivole
Pour les rubans qui garnissent tes bords,
Je montrerais que je suis dans mon rôle,
Ayant créé tes fragiles décors.

Abri coquet d'élégantes dentelles,
Pour te léguer à mes petits enfants,
C'est dit : je veux te conserver longtemps,
Toujours garni de fraîches bagatelles.

Puis, lorsqu'un jour leur étant parvenus,
Tous ces témoins du jeu de mes aiguilles
M'auront nommée à mes petites filles,
J'habiterai des mondes inconnus.

Mais vous serez fanés, boutons de rose,
Feuillages verts et bleus myosotis ;
Sans souvenir de tes parfums d'iris,
Satin jauni, tu seras vieille chose !

1881.

Ce qu'il faut louer surtout dans l'œuvre de Madame Cornélie, c'est une grande élévation de pensée, des sentiments délicats et purs joints à une douce philosophie et qui, exprimés avec beaucoup de fraîcheur, évoquent, dans la maturité, les fantômes gracieux de la jeunesse, et font songer à la fleur qui serait restée près du fruit.

Voulez-vous glaner quelques pensées dans cet ouvrage ?

« Avec Charles Fourier, que je prends à témoin,
« Je vois dans l'animal, sachant que tout se lie,
« Une âme à son début qui doit aller plus loin. »

Et, en prose :

« Les morts sont tous ceux qu'on oublie ; mais ils vivent véritablement dans un autre milieu que le nôtre : ici ou ailleurs ; et, tout aussi occupés que nous le sommes, parfois ils pensent à nous et nous inspirent. »

« L'idéal n'est que l'avant-goût du suprême Réel. »

On voit, par ces citations, quelle est la nature de l'esprit de l'auteur et combien son œuvre peut jeter de bons germes dans l'âme de l'athée, du sceptique, du matérialiste. J'aime le poète qui ne se perd pas dans ses contemplations et qui sait faire profiter ses frères en humanité du fruit de ses études. Mêler le réel à l'idéal dans une sage mesure, tel est le propre des esprits qui veulent vraiment enseigner. C'est ce qui distingue l'œuvre poétique et

philosophique de madame Cornélie. Nous la remercions du gracieux envoi qu'elle nous a fait de son livre, auquel nous souhaitons de nombreux lecteurs. Ils pourront y apprendre comment l'on sent et l'on aime, comment l'on croit et l'on espère.

A. LAURENT DE FAGET.

LE PHÉNOMÈNE
DE VALENCE-EN-BRIE

Valence-en-Brie, 25 juin.

Depuis quinze jours, le petit village de Valence-en-Brie, à dix kilomètres de Montereau, possède un « revenant », un « revenant » qui parle... et qui parle « gras ».

Le phénomène se passe dans la maison de M. Lebègue, un intendant de M. Obédine, sujet russe et Parisien très connu dont certains de nos confrères veulent absolument — je ne sais pourquoi — faire un prince.

Maison à grande porte cochère ; un étage, quatre fenêtres en façade sur la rue. Derrière, un grand jardin. Sous le vestibule, au rez-de-chaussée : à gauche, la cuisine ; à droite, un salon précédé d'une petite pièce ; à gauche, la cave.

Au premier, de plain-pied, la salle à manger, donnant sur le jardin. A droite, la chambre à coucher de Mme Lebègue. Le long du couloir, à droite et à gauche, diverses pièces, dont la chambre du fils de la maison.

Nous sommes reçu par la mère de Mme Lebègue, qui nous raconte les tracas dont elle et les siens sont victimes.

Elle nous montre les carreaux brisés et le salon qui fut bouleversé, il y a quelques jours, par la force malfaisante qui semble avoir pris possession de la maison.

Nous montons au premier.

Mme Lebègue, quoique fort malade et alitée depuis six mois, nous fait un très aimable accueil.

— Je ne crois pas au « revenant », ni au diable, nous dit-elle, et je ne m'explique pas les tortures que des ennemis inconnus m'infligent, non plus que l'acharnement qu'ils mettent à me martyriser.

On a fouillé partout, du haut en bas de la maison ; on n'a rien trouvé.

Ce matin, outre les menaces habituelles, des projectiles ont été lancés dans ma chambre, des cailloux, deux pièces de monnaie de dix centimes, un morceau de sucre : les voici sur ma cheminée.

Nous constatons la présence et des cailloux et des sous, et, comme nous demandons de quel côté s'opère l'arrivée :

— Du côté du jardin ; il faut donc traverser d'abord la salle à manger et tourner un peu à droite, ainsi que vous pouvez en juger vous-même. Sur la rue, les volets sont fermés. Depuis quinze jours, on ne m'a pas laissé une minute de repos. A toute heure, ce sont des bruits, des clameurs, des injures, des menaces.

Pendant six mois, m'a déclaré la « voix », on a travaillé les caves, et le but à atteindre est ma mort.

« — Vous faites là un vilain métier, ai-je dit un jour, je suis plus riche que ceux qui vous commandent, combien désirez-vous ?

« — Rien, rien que ta mort ; j'ai juré de ne pas partir avant d'avoir obtenu ce résultat. Ce que je fais est vil et misérable, je le sais, mais j'ai juré ».

Vous avouerez qu'il n'est pas gai de vivre avec un « revenant » aux idées tant subversives et qui ne parle de rien moins que de faire sauter l'immeuble et ses habitants « à la Ravachol ».

De fait, il s'y occupe le plus qu'il peut. Toutes les vitres sont brisées, mais d'une façon spéciale ; on pourrait dire plus exactement qu'elles sont trouées, comme traversées par une balle de revolver de gros calibre ou de fusil.

Le « revenant » s'est livré à ce genre de tir original en plein jour, de 2 à 7 heures.

Le plus curieux à mon avis est ceci :

Dans la chambre de M. Lebègue fils, une immense glace a été perforée du dedans en dehors ; le cercle ne présente aucune barure ; seul, l'étain est entré sur un rayon de deux centimètres, mais, — et c'est ici la particularité tout à fait étrange, — *le bois qui garnit le fond de la glace n'est pas même écorché.*

Plus heureux que notre confrère du *Petit Journal*, nous avons pu voir et entendre.

Il y avait une heure environ que nous causions avec Mme Lebègue, quand la jeune bonne, Isabelle, montait effarée, annonçant que tout était sens dessus dessous dans le salon, qu'on voulait entrer pour ouvrir les rideaux ; elle avait buté et s'était blessée au pied.

Nous nous précipitons à sa suite. En effet, les candélabres, la pendule, les vases gisent sur le tapis ; les meubles sont renversés ; un bouton de la porte est enlevé.

Au moment où nous remontons vers Mme Lebègue, nous entendons une voix caverneuse prononcer ces mots qui semblent partir de la tête du lit : « Hein ! j'ai fait du beau travail, je suis content de moi. »

Il n'est pas difficile, le « revenant », mais cela devient intéressant. Remarquez qu'il ne casse que les carreaux et respecte les autres objets, se contentant de les jeter à terre.

M. Lebègue lui a même offert de le prendre à son service comme domestique en raison de son adresse, à condition toutefois qu'il apporte un peu plus d'ordre ; mais ses offres n'ont pas été acceptées

A partir de ce moment, — il est midi environ, — Mme Lebègue mère, son petit-fils et sa petite-fille, sont à table ; je suis près de la malade ; la bonne et la « mère Pruneau », comme on l'appelle dans le pays, sont près de moi, sur un canapé, et j'entends des meuglements très profonds, l'épiphonème scatologique de Cambronne prononcé à haute voix et coup sur coup.

Quelques instants après, la « mère Pruneau » descend à la cuisine et j'entends encore ceci : « Qu'est-ce qu'il veut ce vacher-là ? »

Le colloque se poursuit et, quand je m'apprête à descendre sur la pointe des pieds, pour écouter encore, un bruit me fait rétrograder : c'est une pierre qui vient de tomber près du lit. Je m'en empare pour notre Salle des Dépêches.

En bas, la discussion continue.

Le « revenant » s'oppose à ce que la « mère Pruneau » mange de la salade, et, à mon arrivée, il la salue gracieusement de l'épithète de « vieille p..... » Je ne suis pas plus heureux, du reste : il me traite de p... lumassier (la rime y est).

Puis, plus rien ; il est deux heures. Je présente mes salutations et me retire, non sans interroger la jeune bonne Isabelle, qui fut témoin de la première manifestation.

— Il m'a dit se nommer de Vlinski, être prince, très riche et très beau (en tous cas, bien mal embouché pour un prince), et m'a promis le mariage si je voulais accepter ses rendez-vous. Bien entendu, j'ai ri, pas tout de suite cependant, car j'ai eu peur au premier moment.

La plus brave est Mademoiselle ; elle lui tient tête, et l'autre jour, j'ai dû descendre la chercher à la cave, où elle poursuivait l'assassin qui veut tuer sa mère.

Nous nous étonnons de cette bravoure bien précoce chez une fillette de huit ans ; mais Mlle Sophie nous rassure en répondant, très crâne : « Pourquoi avoir peur d'un misérable ? »

En somme, tout le monde en a pris son parti dans la maison ; on n'a plus peur. N'empêche qu'il est au moins gênant de se trouver à la merci du fantaisiste « de Vlinski » qui est allé jusqu'à s'opposer au dépouillement d'un lapin et à la cuisson de malheureux oignons !

Au moment où je partais, on annonçait la visite d'un confrère et Mme Lebègue, très aimablement, nous dit : « Je suis très fatiguée ; vous êtes un peu de la maison, maintenant, guidez votre confrère. » Nous visitons ensemble les caves et les chambres, puis je laisse mon collègue qui, très versé dans l'occultisme, se propose de passer la nuit dans la maison hantée.

Dehors, à Valence, à Montereau, à Moret, à Fontainebleau, on ne parle que du « diable ».

On raconte, dans les auberges, des anecdotes que la plus élémentaire décence nous oblige à passer sous silence.

Nul ne doute de la bonne foi de la famille Lebègue, dont chacun parle dans les meilleurs termes. D'ailleurs, il faudrait admettre la complicité d'une bonne douzaine de personnes, ce qui est inadmissible.

Et enfin, le maire, l'instituteur, le Dr Paté, chacun a entendu. Alors, comment douter ?

Le Dr Paté soigne Mme Lebègue et n'est nullement épargné par le « revenant » qui lui décoche des quolibets du plus haut goût, souligne ses phrases, à telle enseigne que le brave docteur a pris la résolution de ne plus parler et se borne à écrire ses ordonnances, pour avoir la paix... relativement.

Que conclure ?

Le parquet a fouillé, il n'a rien trouvé ; les gendarmes ont veillé, ils n'ont rien vu.

Magistrature et maréchaussée ont reçu des bordées d'injures en comptant les carreaux cassés !

N'y a-t-il, dans cette histoire, qu'une sinistre farce, une lugubre mystification ?

Se trouve-t-on, au contraire, en présence d'un phénomène authentique, semblable à ceux que relatent MM. Crookes, de Rochas, Gibier et tant d'autres ?

C'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider ; mais nous souhaitons que lumière se fasse au plus vite.

Le Journal du 27 juin 1896.

DANIEL D'AIGRE.

Gérant : A. BOYER

Imprimerie de l'Ouest, E. SOUDÉE, Mayenne.